

Nicolas Machiavel est né pour la politique. C'est du moins ce qu'il écrit à son ami Francesco Vettori dans une célèbre lettre datée du 10 décembre 1513 : « *Le soir tombe, je retourne au logis. Je pénètre dans mon cabinet, et, dès le seuil, je me dépouille de la défroque de tous les jours, couverte de fange et de boue, pour revêtir des habits de cour royale et pontificale ; ainsi honorablement accoutré, j'entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité. Là, accueilli avec affabilité par eux, je me repais de l'aliment qui par excellence est le mien, et pour lequel je suis né.* »

On ne saurait bien sûr contester cette « vocation » à celui qui, depuis plus de cinq siècles, incarne l'esprit de la politique dans toute sa complexité technique et son ambiguïté morale. Cependant, malgré une volonté explicite d'apporter sa contribution à l'avènement d'une politique digne de ce nom à Florence, et même en Italie, – et, pourquoi pas, à la postérité – les intentions politiques de Machiavel ne sont pas toujours très faciles à saisir. Il y a des pièges, dans cette pensée : des détours, des chausse-trappes, des obscurités, qu'il faut constamment guetter et éclaircir.

La première chose qu'un lecteur doit savoir, c'est qu'il lui faudra prêter une attention toute particulière à la façon dont Machiavel écrit : penseur sans système, non conceptuel, sa pensée toujours incisive et novatrice ne se laisse jamais saisir sans une certaine vigilance, surtout aux moments où elle semble la plus claire. Cette façon d'écrire, à la fois limpide et pleine de difficultés, participe sans doute à la réputation

sulfureuse de Machiavel : « *insaisissable* » selon Althusser, le Florentin, tel une pièce d'artillerie, « *marche du côté opposé où il tire* ». Machiavel le confiait d'ailleurs lui-même à Francesco Guicciardini dans une lettre du 17 mai 1521 : « *Il y a déjà un bon moment que je ne dis jamais ce que je pense, ni ne crois jamais ce que je dis, et si pourtant il m'arrive de dire le vrai, je le dissimule entre tant de mensonges, qu'il est difficile de le retrouver.* » Cette pointe un peu acide, envoyée dans une correspondance d'ordre privé, et à propos d'une époque déterminée, ne nous permet pas, bien sûr, de dire ni de faire dire tout ce qu'on veut à Machiavel. Mais elle n'est pas non plus un phénomène isolé. Il y a dans cette saillie la manifestation emblématique de l'ambiguïté propre aux textes machiavéliens. Le thème de la duplicité du langage revient fréquemment sous la plume de Machiavel, et la structure de ses textes montre souvent une grande complexité, manifestement dans le but de perdre la pensée du lecteur pour mieux la manipuler.

Le problème, dès lors, est le suivant : comment lire un auteur qui dit lui-même toujours mentir ? Paradoxe connu, qui plonge le lecteur dans de vertigineuses difficultés, dès qu'il s'agit de dégager une « théorie machiavélienne », qui poserait enfin des jalons fixes, des vérités éternelles, sur ce que Machiavel a dit ou pas.

En réalité, une lecture attentive fait apparaître, au cours des textes, la position de Machiavel : elle se place toujours en retrait, par défaut ou par excès, par rapport à une autorité convoquée ; elle se détermine le plus souvent « en creux », en fonction de ce qu'il nous présente comme exemplaire, ou au contraire,

à fuir. Mais jamais elle ne se propose à nous comme un discours théorique tendant à la maîtrise d'un domaine donné, puisqu'elle naît d'un refus.

Ce refus, c'est d'abord celui du style, et de la fiction ; c'est-à-dire de l'inessentiel. « *Cette œuvre, écrit-il dans la dédicace du Prince, je ne l'ai ni ornée ni remplie d'amples cadences, ou de paroles ampoulées et magnifiques, ou de quelque autre artifice ou ornement extrinsèque, avec lesquels nombre d'auteurs ont coutume de décrire et d'orner leurs propos. Car j'ai voulu ou qu'aucune chose ne vous honore, ou que seules la différence de la matière et la gravité du sujet la rendent agréable.* » Si donc on voulait déterminer quel est l'espace qui est ouvert par la pensée de Machiavel, il faudrait dire que c'est celui d'une recherche de l'essence et de la vérité de la politique – au détriment, feint ou réel, de la flatterie des princes.

Mais pourquoi la vérité aurait-elle besoin d'artifices et de masques ? Sans doute cette dissimulation lui est-elle dictée par la nouveauté de ce qu'il écrit : Machiavel dit à la fois que la politique est son élément natif, et qu'il l'aborde en découvreur. Elle est à ses yeux « *une terre inconnue* » dont il se veut l'explorateur, prêt à affronter les périls que « *la nature envieuse des hommes* » ne saurait manquer de mettre sur son chemin. C'est, dit-il dans le même Avant-propos des *Discours*, « *une voie encore fréquentée par personne* », sur laquelle il s'engage « *poussé par le désir naturel [...] de réaliser sans la moindre crainte les choses dont je crois qu'elles sont utiles à tous.* » Ainsi Machiavel dissimule-t-il ses innovations sous des termes anciens (comme il le fait avec la *virtù*), ou les met-il subrepticement dans la bouche d'auteurs

antiques et irréfutables (Tite-Live, Polybe, saint Augustin ou même la Bible), ou bien encore sous des formes inattendues (le *Prince* est composé comme un « miroir des princes » – manuels d'édification morale à l'usage des gouvernants écrits par les ecclésiastiques médiévaux – alors que son contenu vise un but tout à fait opposé.)

Le lecteur de Machiavel doit être avisé de ces possibilités de double sens, de références « arrangées » aux auteurs, de contradictions apparentes résolues au détour d'un chapitre plus lointain. Mais une fois cet accord passé avec Machiavel, qu'il y a plus à comprendre dans son texte qu'il n'y paraît au premier abord, sa pensée apparaît dans toute sa modernité, et sa profondeur philosophique.

La seconde précaution qu'un lecteur doit prendre au moment d'aborder la pensée et l'œuvre de Machiavel, c'est de ne pas s'y aventurer sans tenir compte des circonstances historiques de son apparition. Tout d'abord, cela permet de comprendre le tournant décisif qu'elle constitua dans l'histoire des idées. Et ensuite, en replaçant ces textes dans leur contexte historique, on perçoit mieux quelles furent les questions auxquelles Machiavel fut confronté en son temps, et quels étaient les problèmes concrets auxquels il tenta d'apporter une solution.

Le grand, l'immense problème de Machiavel est l'état pitoyable de la politique italienne. Et, en effet, il est permis de se demander ce qu'il en est de la politique à Florence le 3 mai 1469, lorsque Machiavel y voit le jour.

Morcelée en une multiplicité changeante d'états et de cités états indépendants et fiers de leur liberté, divisée par les luttes entre seigneurs rivaux et *condottieri* à la recherche de terres et de richesses, écartelée entre les menées françaises, espagnoles, allemandes, mais aussi papales, qui démultiplient les rivalités préexistantes, l'Italie est un échiquier politique particulièrement disputé à la fin du XV^e siècle. Pourtant Florence, qui s'enorgueillit du titre de *parva romana*, se sent investie de la mission consistant à reprendre le flambeau de la Rome antique et d'assumer après elle l'unité culturelle et politique du pays : « depuis que les bourgeois ont donné à la cité son indépendance de fait, en s'attaquant aux seigneurs et en rasant les châteaux environnants, les Florentins se sont identifiés aux romains », écrit Claude Lefort dans *Écrire à l'épreuve du politique*, au chapitre « Machiavel et la vérité effective ». Identifiés, ajoute-t-il, non pas seulement au sens où ils penseraient reprendre à leur compte les valeurs et les objectifs des anciens romains, mais où « ils se prétendent leurs descendants, affirment que le sang romain coule dans leurs veines. »

Machiavel est de ces Florentins amoureux de leur cité : s'il ne se fait pas d'illusion sur la possibilité de ressusciter telle quelle la Rome antique, il est convaincu de l'importance de la destinée de Florence, ne serait-ce que par égard à la valeur de sa langue, le seul italien digne de ce nom, et de sa vieille tradition républicaine. Il écrira d'ailleurs vers 1515, un court *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua*, dans lequel il dialogue avec Dante, et où il s'agit de prouver que le toscan est l'italien le plus pur et le plus fécond.

Florence peut, et doit, être la nouvelle Rome, parce qu'elle en est l'héritière historique, et surtout parce qu'elle a de quoi fournir au peuple italien des normes politiques et culturelles solides et vigoureuses.

Or, dans la Florence des Médicis, qui règnent sur la cité en maîtres depuis 1434, que reste-t-il de la splendeur de la République romaine ? Certes, les arts, le commerce, l'ingénierie s'y portent bien ; le rayonnement de la cité toscane durant la Renaissance n'est plus à démontrer. Mais Machiavel se méfie de l'apparat et de la grandeur un peu frelatée du gouvernement médicéen. Nourri d'histoire antique et de préceptes romains, au sortir d'études qu'il est convenu d'appeler des « humanités », Machiavel ne partage pas le goût pour la frivolité des princes italiens en général, ni la pusillanimité des Florentins en particulier. Le principe en vogue chez les Florentins, selon lequel il faut temporiser devant les difficultés, « laisser le temps au temps », choisir une voie médiane en tout, qui n'engage jamais à rien, est pour lui la cause de la déchéance de la cité. C'est à cette mollesse que Machiavel attribue la chute du régime médicéen, en 1494, devant les Français : les princes sont superficiels et efféminés, et les populations engourdis par une vie trop douce et des croyances religieuses qui les éloignent des enjeux bien terrestres de la vie, et leur font négliger le salut de la patrie, la liberté politique et la valeur des institutions.

Choisi le 19 juin 1498 comme secrétaire de la commission des « Dix de guerre » (*Dieci di Baglia*) de la nouvelle république de Florence, autant grâce à sa formation littéraire, que grâce aux appuis de son père Bernardo Machiavelli dans les milieux

humanistes, Machiavel entre dans le jeu politique déjà fort averti. G. Prezzolini, dans son ouvrage biographique *Machiavel*, remarque qu'avant son entrée officielle au service de Florence le jeune Nicolas avait été marqué profondément par trois « choses vues » : en 1478, alors qu'il n'avait que neuf ans, il assiste à l'attentat des Pazzi contre les Médicis, qui se solde par la répression cruelle des révoltés (« *Francesco de' Pazzi qui passe nu, pour être pendu aux côtés de l'archevêque Salviati, entre les deux haies d'une foule féroce qui le conspuent et le maltraite...* ») ; en novembre 1494, ensuite, il voit Charles VIII, « lance à l'étrier », entrer sans coup férir dans Florence ; enfin, il assistera au supplice de Savonarole, brûlé comme hérétique, Piazza della Signoria, le 23 mai 1498.

Ce n'est pas seulement la violence extrême de ces événements qui les constitue en objets d'expérience politique significatifs ; c'est sans doute surtout la dangereuse instabilité qu'ils indiquent dans les jeux du pouvoir, où rien n'est définitivement mis à l'abri de la *Fortuna*, s'il n'est porté par un certain génie et, surtout, fondé en droit. Les Pazzi n'ont pu mettre à bas la puissance des Médicis, qui devait céder cependant sans résistance aux Français quelques années plus tard. De même, Savonarole qui avait cru posséder Florence grâce à ces mêmes Français, fut brûlé en lieu et place de ses « bûchers des vanités », érigés contre l'orgueil narcissique de la Florence médicéenne. S'éleva alors une république, celle à laquelle il allait participer, qui serait bientôt renversée par un nouveau règne des Médicis.

Dans ce monde changeant, toute forme de pouvoir, qu'elle soit politique ou religieuse, semble devoir suivre un cycle identique, depuis son avènement jusqu'à son apogée et enfin sa chute inéluctable, avant que s'élève une forme nouvelle ; et ceci, sans que rien ni personne ne paraisse capable d'en arrêter le mouvement, ni d'en infléchir le cours. On peut donc penser que Machiavel arriva aux affaires déjà passablement averti quant à la difficulté et l'incertitude des entreprises politiques.

Durant ses années vouées au service de la république, Machiavel effectua des missions diplomatiques en France, auprès de Louis XII en 1500 puis en 1510, mais aussi en Allemagne à la cour de Maximilien I^{er}, en 1508, et auprès de divers princes italiens, notamment, en 1502, César Borgia, le « neveu » du pape Alexandre VI, qui l'impressionna beaucoup. De ces légations, Machiavel tira ses premières véritables leçons de réalisme politique, et laissa toute une correspondance, ainsi que des rapports, que l'on groupe aujourd'hui sous l'appellation *Premiers écrits politiques*. Sans doute eut-il à cette époque l'espoir de voir se ranimer une vraie vertu politique à Florence, et se réjouissait-il de participer activement à cette renaissance.

Lorsque les troupes espagnoles, au service du pape Jules II, entrèrent en Italie et en chassèrent les Français en 1512, la république de Florence qui avait conservé des relations pacifiques avec la France fut renversée, et les Espagnols ramenèrent les Médicis au pouvoir. Les ambitions politiques personnelles de Machiavel s'effondrèrent : au début de l'année 1513, il fut même soupçonné de conspiration contre les nouveaux maîtres de Florence, et à ce

titre emprisonné et torturé. Comme les charges retenues contre lui n'étaient pas très lourdes, et que les dépositions de deux autres accusés l'innocentaient, Machiavel échappa au pire ; il reçut néanmoins six coups d'estrapade, comme le racontent dans leurs biographies de Machiavel Edmond Barincou ou Giuseppe Prezzolini. Il fut ensuite relâché à la faveur d'une amnistie générale décrétée pour l'élection du pape Léon X, mais assigné à résidence dans sa maison de campagne à Sant'Andrea in Percussina.

À présent interdit de séjour à Florence et contraint de mener une existence campagnarde bien loin des cours royales et impériales auxquelles il avait commencé à s'habituer, Machiavel entame une nouvelle existence d'écrivain. À défaut d'agir sur le terrain, il doit en effet se mettre à écrire pour continuer à vivre politiquement : c'est désormais en observateur, et non plus en acteur, qu'il va accomplir sa vocation politique.

Et de fait, depuis son « exil », il compose ses œuvres majeures : déçu par la faiblesse de Piero Soderini, à la tête de la république depuis 1502 et principal responsable de la chute de la république, il s'interroge sur les fondements du pouvoir démocratique. Quentin Skinner dans son *Machiavel*, nous apprend que dès 1476, le jeune Nicolas avait déjà acheté son propre exemplaire de *l'Histoire* de Tite-Live. Entre 1512 et 1519, Machiavel va donc rédiger les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, dans lesquels, reprenant – et parfois détournant – les réflexions de l'historien latin sur la Rome antique, il décortique les différentes raisons, et les moyens variés, de l'essor ou de la chute des républiques.

Mais en cours de route, vraisemblablement en 1513, il interrompt cette longue méditation sur les régimes républicains, pour écrire le fameux *De Principatibus*, traité « des principautés » qui a fait sa sulfureuse célébrité à travers le monde. Ce livre fut déjà l'objet de vives polémiques bien avant sa parution, qui n'eut lieu qu'en 1532, cinq ans après la mort de son auteur. Il est vrai que ce court écrit, percutant et sombre, se ressent sans aucun doute de l'amertume et du désespoir de Machiavel.

Amertume, probablement, d'avoir perdu sa place aux affaires : mais si le *Prince* est effectivement un ouvrage de circonstance, dont le but était de regagner la grâce des Médicis (à l'origine, c'est à Julien de Médicis que Machiavel avait dédié le *Prince*, mais sa mort prématurée fit qu'il l'adressa alors à son frère Laurent), on ne peut pas douter que Machiavel le composa avant tout parce qu'il voulait « *écrire des choses utiles à qui les écoute* », comme il l'écrit au chapitre XV, et servir une patrie qu'il jugeait en danger. Quoi qu'il en soit de la loyauté de Machiavel envers les Médicis, on peut au moins lui faire crédit d'une volonté tenace et authentique de participer activement à l'exercice du pouvoir politique. Son amertume était donc sans doute plus celle du savant qui n'a pas pu mener sa recherche jusqu'au bout, que de l'ambitieux qui regrette ses privilèges perdus.

Désespoir, parce qu'il avait cru tenir avec l'amitié de Piero Soderini et ses charges officielles le moyen de mettre enfin en œuvre ses projets politiques – notamment une milice citoyenne, qui n'eut jamais le temps de faire ses preuves. Mais les temps n'étaient pas propices à son action, et l'occasion d'éprouver